

Alain Gurly

Intrigues aux Esquinades

L'affaire du
monument aux morts

suivi de

Les chenets de bronze

Deux enquêtes de Phino le berger

2019

Du même auteur :

Chroniques, Contes :

- "Les Carnets du Réboussié" en 2001 (Impr. Jouve - Paris)
- "Histoire de La Grand Combe" en 2016 (Réédition revue et augmentée)
- "Les Nouveaux Carnets d'un Réboussié" (2007 - Ecrits d'Oc)
- Souvenirs d'un Lycée assassiné - 2016

Romans policiers de terroir : La saga du Mas des Brusses - Les enquêtes de Phino le Berger :

- La Clède de la Jeune Morte (2009)
- L'affaire de la Fête aux Champignons (2010)
- Les trois crimes du Pont aux merles (2011)
- La malédiction du mas des Brusses (2012)
- Les derniers jours du mas des Brusses (2014)

Romans historiques :

Les bâtisseurs de murailles deux volumes

- 1) La quête du père - 2016
- 2) L'appel de la mine - 2017

- Le Camisard de la désespérance (2018)

Nouvelles :

- "Adieu ma Cévenne" en 1992 (Lacour) - Réédition 2016
- La Cloche et autres nouvelles cévenoles (2011)
- Voyage avec une âme à travers la Cévenne (Nouvelles à travers l'histoire des Cévennes) (2013)
- Histoires d'ici (2015)
- 21 histoires de Noël dans les Cévennes d'autrefois (2015)

Poésie : Sociétaire de la Société des Poètes Français

Titres des recueils poétiques disponibles :

- « Les Nouvelles Fables de mon jardin » (2010)

Sur Internet : Site littéraire et poétique : <http://versamoi.free.fr>

En hommage à tous ceux qui nous ont précédés dans ce vieux terroir des Cévennes...

A.G

**L'affaire du monument
aux morts**

Au lecteur

Certains lecteurs se souviennent peut-être d'une enquête de Phino, dans un livre intitulé :

« L'affaire de la fête aux champignons » de la saga du Mas des Brusses, en cinq volumes.

Dans cet épisode des enquêtes de Phino il était déjà question de l'édification d'un monument aux morts aux Esquinades, ce petit Clochemerle des Cévennes.

Ce roman raconte ce que fut réellement l'affaire du monument aux morts, en 1925, aux Esquinades... Une autre enquête de Phino le vieux berger dans cet épisode des « Chroniques des intrigues villageoises des Esquinades. »

PROLOGUE

Le petit village des Esquinades, blotti dans un méandre du Langézon, se réchauffait au soleil de cet hiver 1924. Rien n'avait beaucoup changé depuis l'histoire de la malheureuse Adeline des Brusses, sauf que Les Brusses, évidemment, avait changé de propriétaire. Cet énorme mas, massif et rugueux, appartenait désormais au notaire, Maître Cassagnole. Mais celui-ci considérait qu'il lui appartenait par intérim, en attendant que son légitime propriétaire revienne. En effet, à la suite de la sinistre affaire des Brusses, Lucien, qui héritait en toute légalité, était parti, désespéré, s'engager dans l'armée et personne n'avait jamais plus eu des nouvelles de sa part.¹

Depuis que le Tave s'était pendu, Phino le berger n'était plus jamais remonté aux Brusses. D'ailleurs le mas restait souvent fermé, car le notaire ne venait qu'épisodiquement, le dimanche. Ou alors, comme il s'intéressait beaucoup aux champignons, il venait passer quelques jours en automne...

Phino regardait souvent les Brusses de loin, car la bâtisse était située juste sur le versant en face de son propre mas.

Il regardait avec nostalgie en pensant à l'époque où y vivaient le papé Bertet et le Tave, qui était un ami de longue date.

Au village des Esquinades, la vie coulait son cours paisible, ponctuée seulement des querelles habituelles entre les coteries diverses. Mais on y était habitué, et, à la limite, si ces querelles et ces disputes rituelles n'avaient pas eu lieu, les villageois se seraient demandé si les protagonistes n'étaient pas malades, ou, en tout cas, dans un état inhabituel et donc, préoccupant.

Car, si on se disputait volontiers, la solidarité des villageois n'était pas un vain mot. Et tout le monde était à l'écoute des ennuis de son voisin...

¹ Voir « La Clède de la Jeune Morte »

* * *

Ce jour-là, l'épouse d'Antoine Trépuchon, l'épicier, aux aguets derrière le carreau de sa cuisine, avait vu arriver un visiteur inhabituel à la mairie, située juste en face du magasin sur la place du village. D'ailleurs, le cocher avait garé la calèche juste en bas.

Une calèche avec cocher, c'était un visiteur de marque pour Enoch Silhol, le maire.

Elle alla immédiatement prévenir son mari, dans le magasin.

– Viens voir, Antoine ! Il y a du monde à la mairie.

Et Antoine laissa tout en plan pour aller voir. Dès qu'il eut jeté un coup d'œil, il déclara :

– Ça, c'est Barbotin ! Et je sais pourquoi il vient !

– Le député ?

– Oui ! Le copain d'Enoch ! C'est pour le monument aux morts ! Je te parie !

* * *

Au même moment, dans le bureau du maire, Auguste Barbotin, la cinquantaine, bedonnant et satisfait, se rencognait dans son fauteuil en essuyant ses petites lunettes cerclées d'acier. En face de lui, Enoch attendait.

– Bien dit Barbotin. Résumons-nous. Tu veux que je t'obtienne une subvention ? Je m'en occupe. Mais attention. Avant, je veux savoir, premièrement, où il sera construit, ton monument. Deuxièmement, je veux voir un dessin du projet.

Enoch leva la main.

– Je sais, je sais ! Ça fait vingt fois que tu me le dis ! Pas de marque religieuse apparente sur le monument, et une position géographique laïque ! Je connais. On ne le mettra pas devant l'église si ça te chagrine, ni dans le cimetière, ni devant le presbytère. Il n'y aura pas un ange qui embrasse le poilu, ni une croix au-dessus du drapeau ! Ça te va ?

– Hé ! Enoch ! Si tu veux des subventions, je ne peux t'en obtenir qu'à ces conditions. Celui qui tient les cordons de la bourse est un adepte

convaincu du petit père Combes, et de la séparation de l'Église et de l'État. Alors, mon ami, qui veut la fin veut les moyens.

– Je comprends, mais il va falloir que je le fasse encaisser à mon opposition royaliste et cléricale. Parce que j'ai une majorité assez juste avec Gracchus, mon anarchiste, qui vote contre tout, ou à peu près...

– Ça mon ami, c'est ton affaire. La finesse politique, ça se travaille longuement... Ça ne vient pas tout seul.

Enoch se retourna vers un placard, sortit une bouteille et deux verres.

– Tiens ! dit-il. Goute un peu ma carthagène !

Barbotin sourit aussitôt.

– Ah ! ça, volontiers, monsieur le maire !

Et les deux acolytes trinquèrent de bon cœur.

Hiver 1924-1925, à Nîmes

Il faisait froid dans les rues de Nîmes où les passants se hâtaient vers un commerce ou bien leur demeure.

Un homme, emmitouflé dans un large foulard vert qui surmontait le col fourré d'un immense manteau noir, avançait lentement en toussotant le long d'une des rues étroites de la vieille ville. Il portait un cabas de toile apparemment vide et marchait précautionneusement en trainant ses grands pieds. Il avait l'air fatigué...

Après avoir tourné à l'angle d'une rue étroite, il s'engagea dans une petite ruelle où soufflait un courant d'air glacé. Il s'arrêta un instant pour ajuster son foulard, toussa longuement et repartit d'un pas plus rapide. A dix mètres de lui s'ouvrait la devanture d'une boulangerie. Il y entra et la sonnette de l'entrée retentit bruyamment dans la boutique.

La boulangère, une accorte jeune femme d'une trentaine d'années sortit de l'arrière-boutique pour l'accueillir.

– Bonjour monsieur Anselme.

Mais Monsieur Anselme se mit à tousser sans interruption... Haletant, il finit par enlever son foulard.

Apparut alors la tête d'un homme qui paraissait avoir la cinquantaine bien sonnée, hâve et les yeux creux. Il soufflait bruyamment. Il avait un air sinistre... et fatigué.

– Je suis enrhumé ! siffla l'homme entre deux quintes de toux.

– Je vois, dit la boulangère. Vous devriez consulter un docteur !

L'homme lui jeta un regard noir.

– Je n'ai pas les moyens de consulter, madame. Je suis un simple employé d'épicerie et mon salaire ne me permet pas de faire des extras mirobolants !

– Voir un médecin, ce n'est pas du luxe, monsieur, quand c'est nécessaire.

– Mon père, madame, répondit aigrement le client, n'a jamais vu un médecin ou un dentiste de sa vie. Il s'extrait les dents lui-même avec son couteau !

La boulangère sursauta, choquée, mais n'insista pas, d'autant qu'un autre client franchissait la porte du magasin.

C'était une dame qui devait avoir soixante-dix ans. Petite et rondelette, elle avait une figure souriante, rougie par le froid et ridée comme une pomme. Elle se tourna vers l'homme qui avait arrêté de tousser et s'essuyait les yeux avec son mouchoir.

– Bonjour Anselme ! Vous avez pris froid ?

Anselme lui jeta un coup d'œil et dit :

– Bonjour Antoinette.

« Ils doivent se connaître » se dit la boulangère.

Mais Anselme n'avait pas envie de parler. Il se tourna vers la commerçante et lui dit.

– Donnez-moi pour vingt centimes de pain !

La boulangère, stupéfaite, bredouilla :

– Comment ça, vingt centimes ?

Anselme, visiblement agacé, répondit sèchement :

– Vous me pesez pour vingt centimes de pain. C'est possible ou bien je vais en acheter ailleurs ?

La vieille dame secoua la tête.

– Anselme, vous n'êtes pas raisonnable ! Avec ce froid, il faut manger, surtout si vous êtes enrhumé. Vous savez avec un morceau de pain comme ça, vous n'allez pas vous remplir l'estomac et c'est une économie de bout de chandelle !

Anselme se retourna.

– Antoinette, on m'a dit un jour que les petits ruisseaux font les grandes rivières !

Antoinette leva ses yeux au ciel et soupira longuement...

– Je n'ai encore jamais vu un coffre-fort suivre un corbillard, dit la vieille dame avec amabilité.

Entre temps, la boulangère avait coupé un petit morceau de pain et le tendit dans un sac en papier. Anselme lui compta vingt centimes, lentement et parcimonieusement. On eut dit Harpagon en train d'évaluer sa cassette.

Puis il salua les dames sans mot dire, et sortit après s'être à nouveau emmitouflé.

Antoinette le regarda sortir en secouant la tête.

– Ce monsieur est si pauvre que cela ? demanda la boulangère. Pour un peu, je lui aurais donné ce bout de pain !

– Et, croyez-moi, il l'aurait pris ! s'exclama la vieille dame. C'est vrai qu'il ne roule pas sur l'or, mais tout de même, il est employé depuis vingt ans dans la même épicerie, et il touche un salaire convenable, je suppose... Mais, surtout, c'est le pire pingre que je connaisse ! Cela en est maladif... bien plus que son rhume...

Les deux femmes se mirent à rire et ne tardèrent pas à papoter de toute autre chose.

Le conseil municipal des
Esquinades

Début 1925

Enoch Silhol, le maire radical-socialiste du petit village des Esquinades², ne décolérait pas. Depuis six mois, il essayait de faire adopter par le Conseil Municipal au moins le principe de la construction d'un monument aux morts de la Grande Guerre.

Toutes les communes, tous les villages, toutes les villes des alentours en avaient construit un, ou bien étaient en train de le construire. Tous, sauf lui, aux Esquinades. Il devenait la risée de ses collègues élus dans le canton. Cela ne pouvait plus durer. Assis dans le petit bureau de la minuscule mairie du village, Enoch fulminait après les membres de son conseil. Tous...

Aussi bien sa soi-disant majorité que son opposition.

Sa majorité, parce que c'était un ramassis de radins et qu'ils attendaient que Barbotin leur donne une subvention... Ils attendaient tout du député pour lequel ils avaient voté, comme s'il s'agissait d'une juste rétribution de leur vote ! Auguste Barbotin lui trouverait bien une subvention, mais on serait loin du compte !

Quant à l'opposition, toujours emmenée par l'insupportable Agathoclès Poussufle, elle inventait toujours de nouveaux prétextes ou de nouvelles revendications pour enrayer le projet et ainsi, discréditer le maire aux yeux de la population.

Enoch ruminait les diverses solutions qui pouvaient s'offrir à lui pour régler cet agaçant problème...

« D'abord, marmonnait le maire entre ses dents, d'abord, essayer de trouver un terrain d'entente avec Agathoclès. Ensuite, secouer les puces d'Auguste ! Et d'urgence ! »

Auguste, c'était le prénom de Barbotin, l'ami d'enfance et le député d'Enoch...

Rasséréiné, Enoch sortit de son bureau et héla Zingo, le crieur public municipal et l'homme à tout faire de la mairie.

² Voir la saga du « Mas des Brusses ».

– Hé ! Zingo ! Va me chercher Poussufle tout de suite. Dis-lui que j'ai besoin de le voir !

Zingo fit signe de la tête qu'il avait compris, enfourcha son vélo de fonction et partit aussitôt.

Enoch hurla :

– Dis-lui qu'il s'agit du monument aux morts, sinon il ne viendra pas !

Il regarda partir son estafette en secouant la tête. Il connaissait son Agathoclès, et savait parfaitement que le rentier philosophe ne se déplacerait que si la raison lui paraissait valable.

Ou bien, s'il n'était pas préoccupé par la rédaction continuellement inachevée de son catéchisme, ouvrage qu'il voulait résolument moderne et destiné à un grand avenir, si toutefois il en obtenait *l'imprimatur*...³

³ Autorisation d'imprimer et de publier donnée par les autorités ecclésiastiques.

